

QUE RESTE-T-IL D'OCTAVE MIRBEAU ?

(présence de Mirbeau dans les ouvrages publiés
à l'occasion du centenaire de l'Affaire)

À défaut de pouvoir régler ses propres affaires, notre époque aime à commémorer les anciennes. Peut-être y trouvera-t-elle la sagesse et l'élégance qui lui manquent. Quant aux intellectuels, ils sont condamnés à l'admiration béate envers nos grands engueuleurs charismatiques du passé. Ils colloquissent, dissertent, articlent, chroniquent, pissent de la copie, commémorent ; citoyens, ils se réfugient, dans le meilleur des cas, derrière le drapeau blanc de leurs lâchetés. Dans un siècle, leurs petits enfants, devenus clercs à leur tour, se pencheront sur leur vacuité. Ils se demanderont à longueur de colonnes pourquoi ne s'est pas levé un Voltaire, un Zola ou, à défaut, un Mirbeau, pour lancer le fulgurant antiseptique de la vérité et de la justice contre les bouffons du pouvoir, les drogués des médias, les voyous des affaires et la bêtise consentante.

Depuis une année, l'affaire Dreyfus mobilise donc les chercheurs, les éditeurs, les imprimeurs, les directeurs de revue, les journalistes, les curieux et déplace les universitaires dans le monde entier comme pour légitimer le *"tout petit monde"* de David Lodge. Cinquante livres et revues pour le moins l'ont étudiée, explorée, bibliographiée, illustrée, sanctifiée, commémorée. Des émissions de radio lui sont consacrées. La télévision exhume archives et documents couleur sépia.

Mirbeau, n'en déplaise aux mirbelliens, aux mirbeauphiles, aux mirbeaulâtres, aux mirbologues et aux mirbeauphages est loin d'y occuper une place privilégiée. Pour autant, il n'est pas absent des récentes publications. Entre les parcours de Millerand et de Péguy, cinq pages rappellent son engagement à *L'Aurore*, son soutien indéfectible à Zola et à Picquart dans *L'Affaire Dreyfus de A à Z* publiée sous l'égide de l'infatigable Michel Drouin (Flammarion). Sollicité par la Revue *Mil neuf cent* (Revue d'histoire intellectuelle) dont le numéro 11 était consacré à l'étude des motivations des dreyfusards et des antidreyfusards, Pierre Michel ("Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme", pp.118-124) évoque le passé d'antisémite de son héros dans ces *Grimaces "où il a rédigé ou laissé paraître des articles odieux qui ont pesé lourd sur sa conscience"* avant d'évoquer son combat, par conviction et par besoin d'expiation et de rédemption mêlés, aux côtés de Dreyfus, dont la cause emblématique a permis à chacun de se *"révéler à lui-même"*, comme il l'a écrit dans "Palinodies !"

Jean-Denis Bredin, auteur d'une monumentale histoire de *L'Affaire* (actualisée et rééditée en 1993 chez Fayard), cite la pétition du 14 janvier 1898, au lendemain de *J'accuse*, *"contre la violation des formes juridiques au procès de 1894, et contre les mystères qui ont entouré l'affaire Estherhazy"*, où son nom accompagne ceux de Lucien Herr, Charles Andler, Fernand Brunot, Édouard Grimaux, Louis Havet, Armand Charpentier, Courteline, Fénéon, René Ghil, Jean Ajalbert, Paul Brulat.

Des grandes synthèses socio-politico-militaires, le nom de Mirbeau est naturellement absent. Dans *La France de l'affaire Dreyfus* (sous la

direction de Pierre Birnbaum, Bibliothèque des Histoires, Éditions Gallimard, 1994), Jean-Pierre Royer ("La magistrature déchirée", p. 255) accorde cependant quelque crédit à ses interviews imaginaires et à ses *"fantastiques chroniques qu'il livrait à L'Aurore"*. Et de citer un extrait décapant de "Chez Mazeau" (L'Aurore, 4 mai 1899) – le premier président de la Cour de cassation –, tout en rappelant au passage la *"mortelle ironie"* de *"ce journaliste injustement méconnu qui pourtant a tant fait pour la manifestation de la vérité"*.

Les monographies, les biographies et les livres de souvenirs prennent davantage en compte son combat. Jean-Denis-Bredin (*Bernard Lazare – De l'anarchiste au prophète*, Éditions de Fallois, 1992) souligne ses relations privilégiées avec Bernard Lazare, *"son compagnon en anarchie"*. En 1894, dans *Le Figaro*, le *"porteur de torches"* du dreyfusisme traçait de lui un portrait tout en sympathie et lui reconnaissait le mérite d'être *"chéri de tous les indépendants, de tous les novateurs, de tous ceux qui pensent qu'il est peut-être temps de se désintéresser de la question de l'adultère, de la psychologie des femmes du monde, du culte des passions et du souci de soi-même"*. Deux ans plus tard, il lui rend visite pour le convaincre du complot contre Dreyfus et lui envoie sa brochure : *Une erreur judiciaire – la Vérité sur l'affaire Dreyfus* (rééditée chez Allia par Philippe Oriol). Mais, comme Séverine, son frère justicier est bridé au *Journal* du panamiste Letellier.

Daniel Halévy le regrette. Dans *Regards sur l'affaire Dreyfus* (Préface de Jean-Pierre Halévy, éditions de Fallois), à la date 5 décembre 1897 – un dimanche, jour habituel de la collaboration de Mirbeau –, il écrit sa surprise de trouver un article de Léon Daudet qui lui fait penser que Mirbeau *"quitte Le Journal ou refuse d'écrire jusqu'à la crise passée"*. Une semaine plus tôt, Mirbeau avait publié le septième volet d'une nouvelle dialoguée, *Chez l'illustre écrivain*, dans lequel un jeune poète, porte-parole de sa volonté révisionniste, s'opposait à une assemblée d'hommes de lettres hostiles. *"Cet article est un document absolument faux sur l'état des esprits"*, commente le futur auteur de *La Fin des notables*. *"Il n'eût jamais été possible de réunir à la table d'un illustre écrivain dix hommes de lettres huant l'un d'entre eux assez osé pour parler en faveur de Dreyfus. Le mystère de son procès a toujours inspiré de la terreur : depuis trois ans, la condamnation de Dreyfus est un sujet de conversation qu'on évite d'instinct. Ceci est d'autant plus vrai depuis quinze jours et aujourd'hui. L'article est faux : Mirbeau est un irrégulier, qui veut déshonorer la littérature"*.

Mirbeau allait vite dissiper le malentendu par un engagement sans faille. Vincent Duclert, dans un article fort documenté sur "Les revues dreyfusardes en France : l'émergence d'une société intellectuelle" (*La Revue des revues*, n°17, 1994), le mentionne parmi les signataires de la protestation de janvier 1898 adressée au président de la Chambre pour demander *"de maintenir les garanties légales des citoyens contre l'arbitraire"*. Christophe Charles (*Naissance des "intellectuels" 1880-1900, Le sens commun*, Éditions de Minuit, 1990) donne un extrait de "La fête des sauvages" (*L'Aurore*, 24 novembre 1898) et souligne sa volonté de réduire l'ennemi à son minimum de malfaisance et de mobiliser les consciences en faveur de Picquart. Dans son roman policier historique, *Meurtre à L'Aurore* (Calmann-Lévy), le journaliste du *Monde*, Nicolas Weill, fait revivre une réunion contradictoire, salle Chayne, 12, rue d'Allemagne (aujourd'hui avenue Jean-Jaurès) : *"On payait six sous sur présentation de la feuille de papier rouge. Dans la salle, le brouhaha et la fumée des cigarettes empêchaient de bien distinguer la tribune où avaient pris place un brillant aréopage de publicistes. Ernest Vaughan et, à ses côtés,*

Octave Mirbeau, ainsi que Sébastien Faure, l'orateur anarchiste, coprésidaient la séance".

Mirbeau fréquentait aussi assidûment les bureaux de *La Revue blanche*, 1, rue Laffitte, fondée en 1889 par Thadée Natanson, dirigée par Félix Fénéon ; Léon Blum, le chroniqueur dramatique attiré de la revue, se souvient que, presque chaque soir, à la même heure, "on entendait de l'antichambre (sa) voix et (son) rire éclatant" (*Souvenirs sur l'affaire*, Préface de Pascal Ory, Gallimard, coll. "Idées").

Mirbeau est resté jusqu'au bout un fidèle soutien de Zola. Au détour d'une contribution sur deux journalistes trop méconnus, Paul Brulat et Louis de Robert, le biographe de Pierre Loti, de Claude Farrère et de Marcelle Tinayre, Alain Quella-Villéger exhume des extraits des souvenirs du second, *De Loti à Proust*, où l'on voit Labori, Mirbeau, Bruneau, Desmoulins, Clemenceau, Fasquelle écrasés par le verdict du 23 février 1898 de la Cour d'assises de la Seine condamnant Zola à un an de prison et à trois mille francs d'amende : "Nous étions dix amis groupés autour de lui, suprême rempart contre une foule fanatisée qui criait : À mort ! À mort ! et à qui Zola répondit : Cannibales ! Dix amis, parmi lesquels Mirbeau, Fasquelle, Clemenceau, Jaurès, qui, l'un après l'autre, lui donnèrent l'accolade. La salle se vida peu à peu. Nous restâmes seuls. Au dehors, la foule continuait à proférer ses menaces de mort. On attendait Zola pour le jeter à l'eau. Le directeur de la police municipale, M. Touny, nous fit passer dans la salle de délibérations du jury, là où, quelques instants auparavant s'était débattue entre douze bourgeois la sentence qui frappait le grand citoyen. L'éclairage étant médiocre, on se voyait à peine. On parlait à voix basse, comme dans une chambre de malade. Il y avait avec nous trois ou quatre agents ou bourgeois chargés de veiller sur la sécurité de Zola".

Alain Pagès, dans *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus* (Séguier, 1991), réserve à son tour une place de choix à un Mirbeau devenu pétitionnaire en diable. Il rappelle qu'il a assisté aux représentations sulfureuses du Théâtre de L'Œuvre (le 18 mai 1898 notamment, pour *Morituri*, une pièce signée du pseudonyme de Saint-Just et qui calque dans le Mayence de 1793 les épisodes de l'Affaire). Il cite un long extrait de "Un matin, chez Émile Zola" pendant le procès de février où le journaliste accompagnait son ami au Palais de justice et lui servait, au besoin, de garde du corps. Cette contribution de Mirbeau au *Livre d'hommage des Lettres françaises à Émile Zola* édité à Bruxelles avec une présentation de Golberg, Van de Putte et Parsons est également mentionnée par Catherine Coquio ("Une mutation politique pendant l'affaire Dreyfus. Mécislas Golberg en 1898-1899") dans le n°27 d'*Archives juives*.

Sur les relations Zola-Mirbeau, le tome IX de la *Correspondance de Zola* (Presses de l'Université de Montréal – Éditions du CNRS, 1993) qui couvre les années 1897-1899, reste l'indispensable référence. Pour la défense de la Vérité et de la Justice, les deux hommes oublient leurs différends antérieurs. Lorsque Zola est exilé à Weybridge, ils échangent quelques lettres. En août 1898, Mirbeau estime qu'il est temps pour Zola de rentrer en France afin de se constituer prisonnier après avoir montré dans un lettre publique "qu'il n'y a plus de justice, plus de loi, plus rien". "Cela serait trop beau, d'avoir ainsi la paix de la prison, et je ne crois pas que cela soit possible", lui réplique Zola. "Je ne suis pas parti pour rentrer ainsi, notre attitude ne serait plus ni logique, ni belle. Je crois plutôt que c'est pour moi l'exil indéfini, à moins de courir l'abominable risque d'un nouveau procès". Nouvel échange au début du mois de septembre 1898, après le suicide d'Henry, la démission de Cavaignac, la fuite d'Esterhazy. Mirbeau, grisé par la débâcle anti-dreyfusarde, souhaite à l'auteur de *J'accuse* un retour triomphal, "que ce soit quelque chose

qu'on n'ait pas encore vu, et que trois cent mille hommes vous suivent, vous acclament, de la gare chez vous, et que ce soit beau comme si vous n'étiez même plus un homme, mais la justice, la charité, la pitié enfin revenues !" Mais Zola n'aspire qu'à "rentrer dans le rang" et se remettre "des meurtrissures au cœur".

La belle Alice est aussi une interlocutrice privilégiée. Zola la remercie de l'affection avec laquelle elle entoure sa femme Alexandrine, restée à Paris. En janvier 1899, avec son ami, elle rend visite aux Zola à Noorwood. C'est Alice encore qui pousse Mirbeau à confier à Alexandrine les bonnes feuilles de son nouveau roman, *Le Jardin des supplices*, à paraître chez Fasquelle. Le 1er juin, huit jours avant la sortie officielle en librairie, Zola écrit à son "cher et grand ami" : "Je goûte infiniment les pages de style éclatantes et superbes, où vous énumérez l'horreur frissonnante de vos supplices, où vous parlez des fleurs en amant, avec une profusion d'images, une passion de leur beauté, qui donne une vie prodigieuse à toute cette floraison géante. Je ne connais pas de resplendissement pareil dans notre littérature. Mais je suis peut-être plus ému encore par ce qu'il me semble voir derrière cet étalage d'ignominie et de splendeur : votre ironie en sang, votre cœur déchiré, votre protestation exaspérée contre la méchanceté des hommes. Il est certain que ce sens vrai de votre œuvre se trouve dans les quelques lignes de votre dédicace vengeresse".

Les deux hommes n'étaient pas au bout de leur indignation. La réédition de *L'Affaire Dreyfus - Mémoire d'un éditeur* de Pierre-Victor Stock (Stock, préface d'André Bay) permet de revivre quelques phases de l'inconséquent procès en révision. À Rennes, Mirbeau est descendu à l'Hôtel Moderne, en compagnie d'Alice transformée en photographe et de ce curieux Henri de Bruchard – qui écrira par la suite ses *Petits mémoires du temps de la ligue (1896-1901)* où il compare le quatrième étage des bureaux de *L'Aurore*, 142, rue Montmartre à un repaire de brigands.... On connaît le verdict et la suite. Le 19 septembre 1899, il pouvait écrire à Zola : "Le crime est donc consommé. C'était d'ailleurs certain. Tant qu'il y aura une lâcheté à commettre, les républicains sont là. / Quant à moi, je vois de plus en plus les choses en très noir..." (Dossier Octave Mirbeau, *Les Cahiers naturalistes*, n°64, p. 27).

Il lui restait à voir le pire.

Jean-François NIVET